

Si loin, si proche...

Dans l'engagement syndical nous savons que rien n'est définitivement acquis, ni les progrès sociaux ni les reculs. Nous savons aussi comment les forces de l'accoutumance peuvent nous habituer au meilleur comme au pire. C'est ce qu'affirme un des personnages de la série *The Handmaid's Tale*, adaptation du roman de Margaret Atwood (*La Servante écarlate* parue en 1985) : « *Ordinary is just what you're used to. This might not seem ordinary right now, but after a time it will. This will become ordinary* ». Ce qui nous semble extraordinaire un temps, finit par nous sembler ordinaire. Si l'on n'y prend pas garde notre indignation se transforme petit à petit en passivité...



Hasard des calendriers cette série est arrivée sur les écrans au moment même où l'incarnation de la réaction arrive au pouvoir aux Etats-Unis et que dans le même temps les français placent à la présidence un mouvement « retro-moderne » qui nous présente chaque recul social comme un progrès...

Si l'on apprécie grandement le pouvoir de réflexion des dystopies du type *Black Mirror* qui nous permettent notamment de revisiter notre frénésie pour les technologies et le tout connecté, *The Handmaid's Tale* revêt un caractère plus présent en mettant en scène le retour d'un patriarcat oppressant et sanglant présenté comme nécessaire à la survie de la société moderne. Mais ce n'est pas tout et c'est bien là l'intérêt premier de la série. Si le droit des femmes semble l'objet principal de la série, l'emballage est aussi précieux que le contenu et fonctionne en miroir de nos sociétés.

Le patriarcat comme paradigme

La série est une satire de l'hostilité envers les femmes et le féminisme par des fondamentalistes religieux occidentaux. Elle part d'un postulat où les femmes et les hommes sont devenus de plus en plus stériles en raison des pollutions. Bien évidemment la stérilité masculine n'est nullement évoquée et la place des hommes encore moins remise en cause, les femmes sont donc réduites aux trois fonctions allouées par le régime patriarcal : épouses, domestiques et mères porteuses. Au nom d'un Dieu que tous devront vénérer et auquel s'en référer pour chacun de leurs actes et chacune de leurs paroles policées, les femmes, quels que soient leurs statuts, se trouvent enfermées dans un rôle d'esclave. Asservies parce que femmes, loin de les rendre solidaires, elles sont réduites au silence, à la discrétion, aux tentations de délations, bref à l'état de soumission et à ses mécanismes insidieux mais efficaces.

N'est ce finalement pas les places auxquelles les forces misogynes, y compris certaines se présentant comme intellectuelles, souhaiteraient cantonner les femmes dans nos sociétés dites modernes : Epouse, mère et servante... ?

Ségrégation, violences et persécutions

Leurs différents statuts, tous asservissants, les cantonnent dans des libertés et des contraintes liées à la place des femmes dans cette société. Aussi leurs positions sociales sont codifiées par un uniforme caractéristique de leur condition.

Les Epouses, soumises, doivent assister activement leur mari dans les viols récurrents et cérémonieux de la mère porteuse qui lui donnera de grès ou de force le futur enfant produit de ces viols répétitifs. Soumis au regard de la « bonne société » leur utilité sociale se cantonne au rôle d'épouse ayant pour objectif de devenir mère (adoptive).

Les mères porteuses sont distinctes des domestiques en ce qu'elles auraient une meilleure capacité à la fécondité... Cette seule « capacité » donne davantage de valeur à leur vie. Aussi celle des servantes semble n'en avoir aucune.

Est-il utile de préciser que dans ce monde l'homosexualité est présenté comme un crime et passible de la peine de mort pour ceux et celles dont la vie « ne vaut rien » ou d'excision pour celles dont il est utile de préserver leur capacité à féconder tout en les éloignant du « mal »...(Chacun aura en tête la torture et l'assassinat récent d'un jeune chanteur homosexuel par les autorités Tchéchènes au mois d'août (1)...)



Basculement démocratique et privation des droits individuels

Comment a-t-on pu en arriver là ? C'est ce que semble dire à chaque instant les yeux grands ouverts de l'actrice Elisabeth Moss qui incarne le rôle de June et que l'on suit de violences en brutalités jusqu'à la disparition progressive de ses droits (droit à l'emploi, liberté d'expression, de circulation, etc.) jusqu'à un esclavage particulier. Pris dans un premier temps avec légèreté, moquerie, provocation la tragique réalité finira par s'imposer lors d'une manifestation réprimée dans le sang. Le processus de banalisation a fait son chemin.

Quel sensationnel écho fait à la vulnérabilité de nos droits individuels au moment même où nombre de mesures de l'état d'urgence sont devenues permanentes (2), où les forces de l'ordre sont accusées de violences lors des manifestations contre la Loi Travail. La mort d'un manifestant sur le barrage de Sivens doit demeurer un événement indigne d'une République démocratique. N'oublions pas qu'il n'y a pas si longtemps les forces de l'ordre tuaient entre 150 et 200 manifestants en les jetant dans la Seine, c'était le 17 octobre 1961. Enfin comment ne pas penser à nos voisins catalans et notre crainte de voir à tout moment basculer la situation dans la violence d'Etat. En

tout état de cause cela nous rappelle comment nous devons rester vigilants au maintien de nos droits et de nos libertés notamment dans un moment où la peur du terrorisme peut venir altérer notre jugement et nos capacités à l'esprit critique.



Devenir réfugié

Au moment même où l'Europe connaît une crise des réfugiés, et non pas une crise des migrants (là aussi la force des mots impose les idées (3)) nous assistons à toutes les étapes dramatiques que vivent les réfugiés dans la fuite de l'horreur : la découverte de l'horreur, le « choix » de l'exil, la traque, les passeurs, la peur des dangers, l'absence de nouvelles des proches, etc.

Versant certes dans la caricature, dans cette série le Canada symbolisée en terre d'accueil des réfugiés d'un régime théocratique et violent, montre comment l'on pourrait accueillir dignement des réfugiés, avec attention, humanité, bienveillance mais également gentillesse.

Lutte du quotidien

Malgré le caractère dur et oppressant, cette série électrise le téléspectateur qui ne peut rester indifférent devant cette histoire qui nous paraît à la fois si lointaine et finalement si proche si l'on n'y prend pas garde. Fin octobre, à l'occasion des révélations concernant Harvey Weinstein, la parole des femmes se libèrent partout dans le monde, et au travers notamment de #balancetonporc et #metoo sont mises à jour les innombrables violences et les oppressions que subissent les femmes y compris sur leurs lieux professionnels.

Pour toutes ces raisons, cette série nous aide à prendre concrètement la mesure de la vigilance quotidienne qui doit être la nôtre et du devoir d'indignation qui ne doit jamais cesser de nous animer. ■

(1) <http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20171023.OBS6370/tchetchenie-un-chanteur-homosexuel-russe-torture-puis-assassine.html>

(2) http://www.liberation.fr/france/2017/09/24/etat-d-urgence-l-exception-gravee-dans-le-marbre_1598592

(3) <https://lumièresurlesmigrations.github.io/dataviz/>

The Handmaid's Tale est une série qui se veut l'adaptation libre du roman de Margaret Atwood *La Servante écarlate*, paru en 1985. Dans un futur (très) proche, alors que les femmes et les hommes sont devenus de plus en plus stériles en raison des pollutions, *The Handmaid's Tale* raconte l'instauration, dans tout ou partie des Etats-Unis, d'un régime totalitaire patriarcal et réactionnaire dans lequel les femmes sont réparties en trois catégories : les Épouses qui sont mariées à « l'élite », les domestiques nommées les Marthas, et les Servantes, procréatrices qui jouent le rôle de « mères porteuses » pour les élites. On y suit l'histoire de June, femme épanouie qui mène une vie professionnelle et familiale, devenue Offred, Servante qui essaie de survivre dans l'espoir, entre autre, de retrouver sa famille...

Servie dans une ambiance rétro qui à la fois symbolise l'aspect réactionnaire et rétrograde de cette société elle restitue dans le même temps un côté réel et commun de ce monde. Très éloignée d'une succession de scènes violentes, le parti pris (réussi) de la réalisation consiste à transmettre au spectateur la sensation d'oppression vécue par les personnages. Une bande originale se charge quant à elle de jouer avec nos émotions avec une mention spéciale au *Heart of Glass* de Blondie remixée par Cabtree (dans la désormais célèbre scène de la manifestation *) et à Jay Reatard dont le *Waiting For Something* magnifie la résistance et la détermination d'Offred. Le plus surprenant c'est que le tout parvient à rendre esthétique l'indicible.

Un petit mot sur la distribution, on connaissait déjà les grandes qualités d'Elisabeth Moss dans la série (aussi) féministe de Jane Campion *Top Of The Lake*, on (re)découvre en plus celles d'Anne Dowd incarnant une implacable Tante Lydia et de Madeline Brewer (*Orange Is The New Black*) en Janine dont la folie devient le seul « refuge ».

Diffusée sur la plateforme à la demande Hulu la série devrait l'être prochainement en France par HD1 (TF1 séries) et vous l'aurez compris, on vous la conseille vivement. ■

* https://www.youtube.com/watch?v=5gOoBB_BxRM

